



L'Orchestre d'Orléans bouleverse avec Mahler

Salle Pierre-Aimé Touchard du Théâtre pétrifiée d'attention. Vendredi pour six cents mélomanes, samedi pour neuf cents et dimanche pour six cents autres, l'Orchestre d'Orléans, nef de quatre-vingt-dix musiciens, interprète avec un souffle bouleversant la neuvième symphonie de Mahler. Jean-Marc Cochereau, à la direction, dompte, caresse et libère l'énergie de cette pièce. Il met à jour et en cisèle, allant au cœur vibrant de l'œuvre, le moindre trait. Puissance et fragilité ne cessent de se succéder dans cette écriture qu'interprètent des musiciens une nouvelle fois au plus précieux de leur art. Tous composent l'arc de cercle où écoute et dialogue font merveille.

Oui, on aime ici ce chant de la flûte sur la cadence du cor, cette manière d'apporter sur un plateau la prise de mélodie d'un violon solo. À aimer, encore, la dansante caresse du hautbois, la puissance scintillante des cors, le chant d'un violoncelle, la couleur d'un alto, l'éclat comme la délicatesse

des percussions, la stridence oscillante du fifre et d'étonnants plans et arrière plans. Très beau, si pur, enfin, ce leitmotiv spatial à la trompette qui fait définitivement basculer cette œuvre, dès la fin du troisième mouvement, vers l'insoutenable beauté, celle de l'adagio final où tout n'est plus qu'effleurement, effacement, miroitante profondeur. Émouvant.

Tout l'orchestre ne semble plus tenir alors qu'à une corde, qu'à un frémissement et à la respiration de son chef inspiré dont la battue n'est plus que minimale. C'est une étreinte. On ne sait ce qui n'en finit pas de se dire ici, une fin de vie, un accompagnement. Jean-Marc Cochereau couve avec inspiration cette lueur musicale. À son terme, au dernier vacillement, de longues secondes s'écoulent avant que le public ne reprenne vie et applaudisse. Puis revient le silence. Avec cet étrange sentiment d'avoir abordé une rive insoupçonnée. Ailleurs. Entre la vie et l'amour.

Jean-Dominique Burtin.